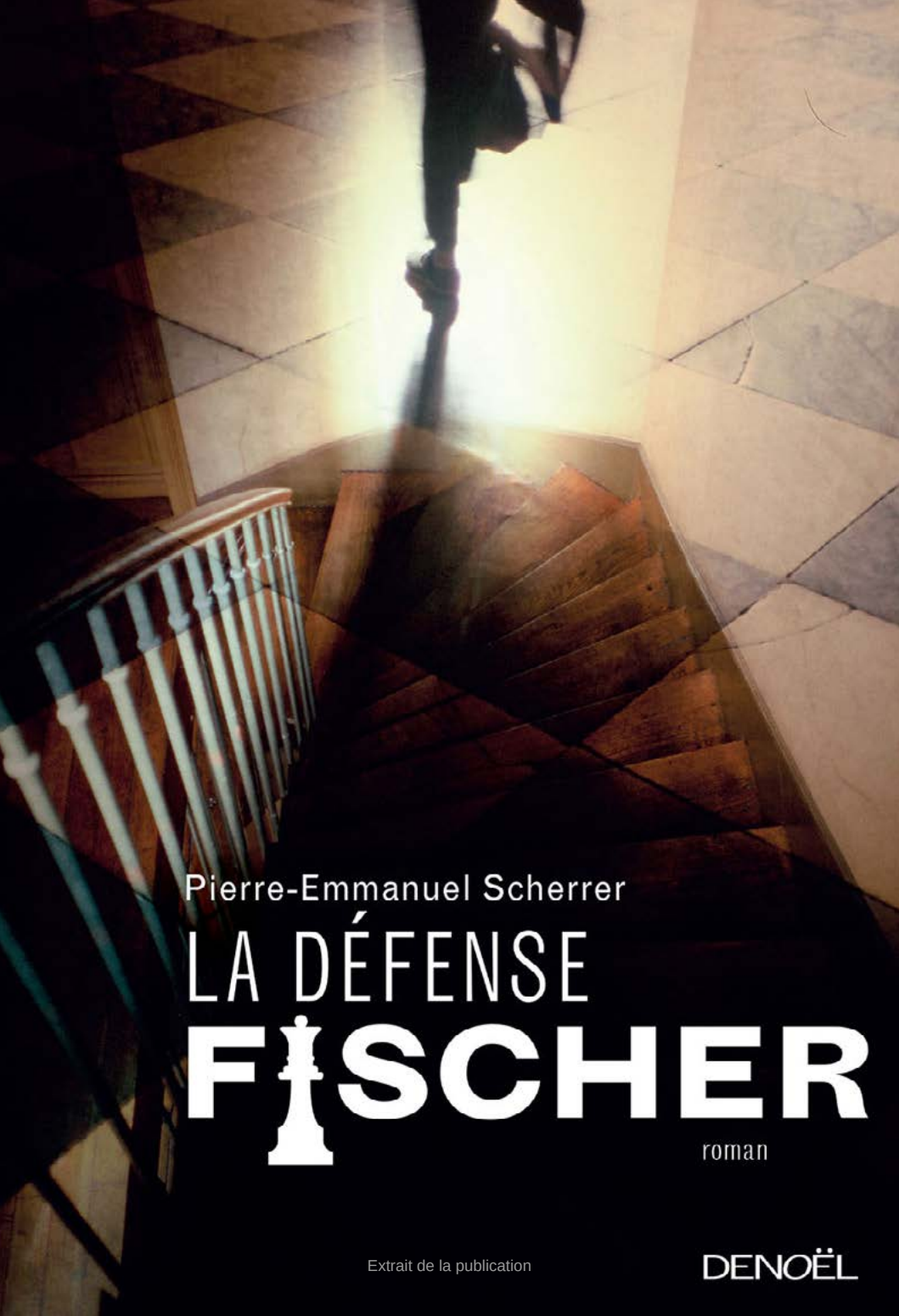


Pierre-Emmanuel Scherrer

LA DÉFENSE FISCHER

roman

Extrait de la publication

DENOËL

DU MÊME AUTEUR

Desert Pearl Hotel, La Table Ronde, 2010

Extrait de la publication

Pierre-Emmanuel Scherrer

La défense Fischer

roman

DENOËL

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction de Benoît Ruelle

© Éditions Denoël, 2013

Couverture : © plainpicture / bobsairport

1

Reykjavík (Islande), zone portuaire – 1er octobre 2007

Une silhouette penchée traverse le parking vide qui sépare les derniers immeubles du port. Deux véhicules passent en contrebas. Dans le ciel noir un sac plastique ondule aux couleurs du marché aux puces.

Il pleut.

La silhouette est entrée sur le parking et l'a coupé en diagonale. Quelque chose clochait dans sa démarche. Elle a atteint la ligne sombre que forme à l'horizon la vedette de la Marine nationale, puis elle a bifurqué sur sa gauche et disparu. À première vue il s'agissait d'un homme.

De plus près on le voit, l'homme est corpulent, déterminé, deux mèches s'échappent de sa casquette trempée. Il boite. Dans ses yeux le blanc a pris le dessus. Il serre dans sa main droite une sorte de carnet, peut-être un livre. Ses lèvres s'agitent comme s'il mâchouillait un nerf

Extrait de la publication

de viande prisonnier. Il porte une barbe courte, sa peau tachée de son est tirée par l'effort et la fatigue. L'homme a soixante-quatre ans, il lui reste quatre mois à vivre. On lui donne bien plus que son âge, malgré sa vigueur remarquable, l'allure à laquelle il fend le vent et le froid.

Il passe un pont de chantier. À sa gauche un bras de mer finit au ras de blocs de pierre noire. Derrière lui la ville, les lueurs.

L'homme à présent longe un hangar de pêche qui n'en finit pas. Le bâtiment sert d'entrepôt frigorifique et de halle de vente à la criée. Une forte odeur de poisson séché se dégage des lieux. Les habitants de l'île ne peuvent s'empêcher de sortir en mer sur leurs embarcations de fortune pour prendre du poisson pollué au mercure, au plomb, à l'uranium ; c'est bien désespérant, déplore-t-il. À l'angle du hangar le béton s'effrite en cicatrices anthracite : il coupe par un terrain vague. L'homme se retourne de temps à autre pour vérifier qu'on ne le suit pas. Des monticules de gravillons issus de roches volcaniques offrent à voir leurs formes gonflées par la nuit. Il évite quand il peut les flaques d'eau noire qui renvoient, par éclats, des reflets de lune. Ses chaussettes, symboliquement protégées par des sandales, sont déjà trempées. Il poursuit son chemin dans un dédale de carcasses et de cahutes qui s'ouvre soudain sur la coque gigantesque d'un chalutier en cale sèche pris entre deux mâchoires

Extrait de la publication

d'acier appareillées d'une forêt d'étançons. Il ralentit, s'approche des flancs évasés. Le bateau, par l'action du vent et de l'obscurité, paraît léviter, décidé à prendre le large. La bouche de l'homme articule quelques mots inaudibles. Il suit du regard les courbes gracieuses du navire jusqu'à la pointe des mâts ornés de deux échelles de corde et d'un petit radar blanc. Puis il détourne la tête et se dirige vers le nord parmi les entrepôts, les citernes, un écheveau de clôtures grillagées. Sa silhouette finit par se perdre dans ce décor rincé par la pluie.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

2

Park Slope (Brooklyn - New York City) – 1956

Le gamin ne tenait pas en place. Il souriait face au ciel, ses grandes dents dehors, sautillant dans tous les coins. Jack Collins suivait à distance sans le quitter des yeux. Il semblait que la trajectoire de Jack Collins dessinait une ligne droite que le gosse se plaisait à franchir dans un sens et dans l'autre comme une mouche qui ne se décide pas à atterrir. À un feu rouge il voulut traverser en se retournant vers Jack tout en marchant à reculons mais, « Bon Dieu, fais gaffe un peu », une voiture de livraison de chez Jerry's Ice déboula en frôlant l'arête du trottoir, il s'en fut d'un cheveu qu'elle ne l'emportât. Le gosse sautillait encore. Jack Collins, blême, éleva la voix. « C'est rien, Oncle Jack. » Le gosse tendit ses mains vers le ciel pour faire comprendre que ça n'était rien du tout. Il fallait revenir au truc et le truc c'était le Jeu, alors il amorça une nouvelle partie. « Pion à e4 pour les Blancs, Oncle

Jack. » Sacré Dieu il recommence, est-ce qu'il va jamais me laisser en paix, se disait Jack. Mais à présent le gosse ne bougeait plus, il souriait simplement, la tête penchée, comme font les chiens qui attendent qu'on leur lance un os, avec son pantalon de velours trop large, il attendait la réponse de Jack Collins son maître et professeur avec tant d'insistance que Jack Collins, pour ne pas avoir à souffrir à nouveau l'esprit buté du gamin, annonça que les Noirs avançaient leur pion en c5. « Excellent, Oncle Jack. » Il reprit sa course et, le dos tourné, face aux passants affairés qui n'imaginaient pas ce qui se jouait entre le gosse et l'homme dégarni à lunettes marchant dix pas en arrière, il cria assez fort pour que Jack entende, pour que le marchand qui déballait ses bretzels au sel de Crimée et la jeune femme qui transbahutait ses paquets de roses entendent, il cria « Attention, le roi sort son cavalier, attention, et paf, cavalier en f3. »

Le gamin redoublait d'excitation. Ils se trouvaient à présent sur Brooklyn Bridge. L'enfant ne jeta pas un regard vers la rivière. Son cavalier fou ravageait les lignes arrière des Noirs. Le vent, fatalement, au faîte du pont, soufflait en lourdes rafales qui faisaient par instants siffler les câbles. « Tu perds la boule, Oncle Jack. » Quand Jack Collins parvenait à placer une attaque dangereuse, l'enfant ne sautait plus, il marchait droit, époussetant du bout des doigts les ailes de son nez. Puis soudain il

explosait, les yeux humides, se tournant vers son maître pour lui placer un fou ou une dame en opposition (« Fou à f4, Oncle Jack »), ce qui signifiait généralement la mort annoncée d'une figure noire. Enfin ils posèrent le pied sur Manhattan. Jack avait été mis deux fois en échec. Sa tête allait rouler, ça n'était qu'une question de minutes. « Dame à f5, qu'en penses-tu, Oncle Jack ? » Oncle Jack n'en pensait rien si ce n'est qu'il n'y avait plus moyen pour lui de débarquer à Manhattan en position favorable. Il n'était même plus en mesure d'accrocher une partie nulle. Sa mémoire lui jouait des tours et l'enfant était obligé de corriger les erreurs de placement de son professeur (« Tu ne peux pas jouer en b3, ton fou était en c5 »). Bientôt il serait mat avant d'avoir atteint le pont. Le gosse était mûr. Sa mémoire se remplissait de toutes les parties qu'il s'infligeait, de celles qu'il avait observées ou lues dans les livres et de celles qu'il devait probablement inventer en rêvant. Son cerveau puisait dans cette mémoire vivace avec une agilité rarement constatée chez un enfant de son âge. La victoire le grisait. Au terme d'une partie, après avoir maté son adversaire, il avalait de l'air, ses grands bras ne savaient plus quoi faire et dans ses yeux on pouvait lire qu'il savait qu'il était le meilleur.

Une fois arrivés au Marshall Chess Club de Manhattan, Jack Collins passait aux toilettes pour se rafraîchir la nuque et se désaltérer tandis que le gamin entrait

Extrait de la publication

en bondissant dans la grande salle, excité par les murmures des joueurs, le claquement feutré des pièces sur le bois. Certains soufflaient sur leur siège. On poussait les pions avec circonspection, une lenteur faussement réfléchie. On faisait surtout mine de ne pas avoir remarqué le gosse. Parce que la seule chose que l'on craignait, c'était que le merdeux vienne se poster aux abords de l'échiquier pour observer la partie en cours et se mettre à écarquiller les yeux comme un chat sauvage. Il fronçait les sourcils à chaque mauvais coup, condamnait les erreurs de placement d'une grimace, tordait sa bouche à la mise en place d'un piège par trop grossier, anticipant cinq mouvements à l'avance une mise à mort, jubilant à l'approche du coup fatal en se dandinant comme s'il avait une envie impérieuse. Aussitôt la partie achevée, il l'ouvrait, incapable de se retenir, assassinant le perdant avec des mots simples dépourvus d'encouragement, reprochant au vainqueur d'avoir autant tergiversé. Puis il arrivait qu'il pousse le perdant du coude sans manière pour le jeter hors de la table, prendre sa place et s'octroyer le plaisir de martyriser son adversaire.

Quand Jack Collins entrait enfin pour saluer les joueurs, le gosse était déjà plongé dans sa concentration qui annihilait toute chose alentour, y compris la présence de son maître. Un petit groupe généralement se formait autour de la table où se trouvait l'enfant pour

suivre l'évolution imprévisible de la partie et, il faut bien le dire, s'amuser des réactions primesautières du jeune prodige. Jack Collins savait que le gosse une fois lancé n'avait peur de personne et ne craignait pas la présence du public ; il logeait son esprit dans une carapace que ne perçaient ni les chuchotements, ni les rires, ni les sirènes de police à l'extérieur. Deux semaines auparavant, à la demande de Collins, le Club avait organisé une partie simultanée au Washington Square opposant le jeune champion à une sélection de quinze joueurs de dix à quinze ans triés sur le volet. Quinze mouflets disposés autour de plusieurs tables, chacun derrière un échiquier, attendant le passage du Kid de Brooklyn pour exécuter leur coup mûrement réfléchi, auquel ce dernier devait répondre en quelques secondes avant de passer au mioche suivant, et ainsi de suite jusqu'à l'achèvement de la dernière partie. Jack n'avait pas douté que le Kid allait leur ficher une déculottée à chacun (il eût fallu un miracle pour qu'ils obtinssent une nulle). L'un des mômes, plus effronté que les autres, avait laissé reposer sa tête sur sa main, avachi, mâchant un chewing-gum de façon outrancière, les yeux noirs, une espèce de voyou à cicatrice rose sous l'œil qui, manifestement, avait pris le Kid en grippe. Quand au sixième coup il fut mat, le petit voyou balaya les pièces de l'échiquier d'un revers de manche et d'un bond sauta de l'estrade où se tenait

Extrait de la publication

la partie pour se fondre dans le public ébahi (amis, familles, badauds, curieux, clochards). Il y eut un bref moment de panique. L'arbitre rappela le gosse mal élevé. Quelques voix parmi les spectateurs reprirent son nom de façon moqueuse, « Leitner, Leitner ». Le môme avait déjà disparu. Jack n'avait jamais vu ça de toute sa carrière. À la fin de la partie, après avoir souri, gêné, face au public qui l'acclamait, le gosse s'était approché de l'organisateur qui avait arbitré la rencontre pour lui demander des précisions sur l'événement qui avait émaillé le match. Jack Collins avait déjà eu l'occasion de constater que, bien qu'imperturbable une fois concentré, le Kid détestait l'imprévisible. Si les choses ne fonctionnaient pas comme il l'avait prévu ou si l'on ne satisfaisait pas ses besoins légitimes, il se mettait en boule et nul ne pouvait en tirer quoi que ce soit.

Extrait de la publication

3

Baguio (Philippines), local de Radio Bombo – 11 septembre 2001

Le journaliste est petit. Ses yeux rigolent derrière ses lunettes. Il ne craint pas de porter des montures rondes. Sa fiancée lui disait il y a huit ans déjà que cela faisait intellectuel chinois de porter des lunettes rondes, façon de lui signifier qu'il était un *has been* intégral. Elle préférait quant à elle les mâchoires carrées, les visages sans artifice, musclés par l'ambition. Elle était fan de Patrick Swayze, « Vous voyez le tableau ? » plaisantait-il avec ses collègues, car pour lui c'était un clivage majeur, la preuve que leurs deux univers n'étaient pas faits pour se rejoindre. Un bénévole de la radio se précipite à ses côtés pour lui transmettre un message griffonné sur un bout de papier. Un homme vient d'appeler, il est encore en ligne. Le journaliste approuve d'un hochement de tête et fait signe à la régie de passer l'invité à l'antenne. Sa fiancée et lui se sont

Extrait de la publication

séparés il y a dix-huit mois d'un commun accord. Elle lui a laissé un chat, il l'a tué. La régie lui demande d'enchaîner. « Ça y est, dit le journaliste aux auditeurs, nous avons je crois Bobby Fischer au téléphone. »

– Hey hey bonjour Bobby. Ravi de vous avoir à nouveau sur l'antenne de Radio Bombo. Je devine ce qui vous amène, hein ? On ne vous présente plus, Bobby. Chacun sait que vous êtes champion du monde d'échecs et que vous avez choisi de vivre ici, parmi nous, aux Philippines, loin de votre pays d'origine. Je rappelle aux auditeurs que vous êtes américain. Vous avez suivi j'imagine comme nous tous en direct ces événements tragiques. Vous avez dû voir cette catastrophe, hein Bobby ? Que ressentez-vous à présent ? Dans quel état d'esprit vous trouvez-vous ?

Le petit journaliste se doute qu'il tient quelque chose. Il a des picotements à la cuisse. Il va recommencer à se gratter le coude, c'est inéluctable. Toutes les rédactions du pays sont sens dessus dessous mais dans les locaux de la petite Radio Bombo on s'échine à ne pas bousculer le calme habituel de cette fin de matinée humide. On fait consciencieusement son travail. Sur Radio Bombo on ne cède pas si facilement aux sirènes assourdissantes de l'actualité. Pourtant l'air est saturé d'électricité. Le téléphone de l'antenne n'a pas arrêté de sonner. On a allumé une télévision dont on a coupé le son afin que les ani-

Extrait de la publication

mateurs et les techniciens puissent suivre les événements en direct. Rien ne s'arrête plus. Toutes les cinq minutes on découvre une nouvelle facette de la catastrophe. On ne faisait rien d'autre à Radio Bombo ce matin-là que donner des informations reprises de la télévision et des dépêches dans une émission fleuve spéciale sans relief, paraphrasant sans scrupule les chaînes d'information continue, enchaînant les interviews insipides entrecoupées de réactions d'auditeurs aussi convenues les unes que les autres, lorsque Bobby Fischer a appelé.

Le petit journaliste l'a rencontré à plusieurs reprises, il l'a déjà interviewé sur cette antenne. C'est un ami commun qui les a mis en contact. L'Américain vivait à l'époque avec une jeune Philippine. Il ne jouait plus aux échecs depuis longtemps. Il aimait la radio. On lui avait consacré plusieurs émissions spéciales à Radio Bombo et sur d'autres stations locales. On l'invitait pour sa notoriété, on voulait qu'il parle du Jeu. Il répétait ce que l'on avait entendu partout, qu'il ne jouait plus parce que les règles n'étaient pas bonnes, elles encourageaient la manipulation et la tricherie au détriment de la créativité et de l'imagination. Il disait qu'il haïssait les échecs, qu'il ne s'intéressait qu'au Fischer Random[1]. Puis brusquement

1. Fischer Random (ou « les échecs aléatoires Fischer ») est une variante du jeu d'échecs classique inventée par Bobby Fischer, dont

Extrait de la publication

l'Américain changeait de sujet. Il devenait intarissable. On n'osait pas lui couper la parole, craignant sa réaction, il aurait pu s'emporter, se mettre à vociférer, quitter la table, claquer la porte du studio. Il exposait ses thèses conspirationnistes dont il tirait, de temps à autre, les principes fondateurs dans des anecdotes personnelles, des épisodes malheureux de sa propre expérience qui lui servaient à la fois d'illustration et de démonstration. La plupart des journalistes, souvent amateurs et peu rompus à l'exercice de la polémique, hochaient la tête, un peu gênés. Certains feignaient l'indifférence. D'autres, peu scrupuleux et avides d'audience, accueillaient avec bienveillance et à leur état brut les propos de Bobby Fischer sans y apporter aucune nuance. Ils confortaient ainsi les thèses de l'Américain en lui octroyant une tribune, une chambre de résonance. Ses paroles se déployaient comme des fleurs vénéneuses et faisaient l'étalage de leur brutalité. On était loin du Jeu. On était dans l'aboiement, le drame et le burlesque.

le principe repose sur un emplacement initial aléatoire par tirage au sort des pièces situées sur la première et la dernière rangée. Selon Bobby, ces règles favorisaient la créativité et le talent plutôt que l'étude et la mémorisation des variantes d'ouverture. L'objectif pour Bobby était également d'empêcher les parties préarrangées.

Extrait de la publication

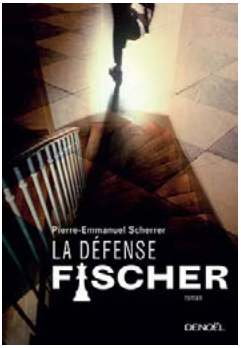
Le petit journaliste retire ses lunettes. Son eczéma refait surface, comme à chaque saison des pluies. Il n'en croit pas ses oreilles. Ses ongles labourent son pantalon. Il a la chair de poule. La voix de l'Américain le pénètre sous la peau. Les démangeaisons à ses coudes ne sont plus supportables. Il voudrait qu'on le frotte à la paille de fer. La table où est installé le microphone est recouverte d'une pellicule d'humidité. Il ne peut plus poser ses coudes sur cette table en plastique car le plastique le brûle. La voix de l'Américain au téléphone pénètre, glacée, sous sa peau. Elle entre par son casque audio, passe au-dedans de lui et par un effet inexplicable déclenche des frissons dans son dos, au-dessus des fesses, jusqu'à la nuque. Pendant ce temps à la télévision, silencieusement, dans une agitation confuse, on dégage de dessous les gravats des corps, des membres, des miraculés, des blessés au masque figé dans la cendre. Certains policiers surgissent de nuages de poussière comme s'ils sortaient du ventre de la terre. Les ambulances vont et viennent, dérisoires, gyrophares affolés. Et malgré ce vacarme gigantesque dont on a coupé le son mais dont on sent tout de même affleurer le hurlement hideux, on ne peut plus arrêter la voix de l'Américain ; après avoir posé les bases de sa rhétorique, elle offre des variations, des frises, des appoggiatures insensées, elle entre en dissonance frontale avec le chaos de l'actualité.

C'est une merveilleuse nouvelle, dit-elle. *Il est temps d'en finir avec les États-Unis. J'applaudis des deux mains. Les États-Unis et Israël massacrent les Palestiniens depuis des années. Et maintenant ça se retourne contre les États-Unis.*

Il faut terminer cette interview. Ma jambe doit être en sang, se dit le journaliste. Il faut achever cette litanie. L'Américain demande l'exécution du président Bush et des Juifs. *Qu'ils aillent se faire foutre.* La peau du journaliste tout au long de ses bras nus est parcourue de décharges électriques. Il voudrait les plonger dans l'eau froide. La poussière à l'écran a recouvert la ville. Les ambulances s'enfoncent dans un nuage de coton. On ne distingue plus le bleu du ciel. Les bouches disent et répètent *shit*, *holy shit* et *oh my God* comme si aucun mot n'avait assez de sens pour désigner ce qu'il se passe.

On récolte ce que l'on a semé, hurle l'Américain. *C'est un jour merveilleux. Pleurez, pleurez, bande de pleureuses. Gémissez, bâtards. Votre heure approche. Les États-Unis n'ont que ce qu'ils méritent. Et ce n'est que le début.*

Extrait de la publication



La défense Fischer
Pierre-Emmanuel Scherrer

Cette édition électronique du livre
La défense Fischer
de Pierre-Emmanuel Scherrer a été réalisée le 18 novembre 2013
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 978-2-20-711441-4 – Numéro d'édition : 246896).

Code sodis : N53939 – ISBN : 978-2-20-711450-6
Numéro d'édition : 247165

Extrait de la publication